

LE COGITO COMME ARGUMENT FONDATEUR DE LA SÉMANTICITÉ DES ACTES MENTAUX

La question qui va être posée porte sur la manière dont on peut rattacher le cogito, pris de préférence dans sa version cartésienne, à un ensemble d'actes mentaux, et si ce rattachement peut avoir lieu de manière sémantique ou encore s'il peut nous indiquer quelque chose sur la réalité sémantique des actes mentaux. On voit qu'ainsi énoncée la question ne veut pas encore dire grand chose et qu'elle suppose de plus non seulement un éclaircissement sur les termes qu'elle utilise mais aussi que la série d'arguments qu'elle paraît tenir pour acquis soient partiellement démontrés. On se consacrera donc en premier lieu et presque exclusivement à la remise en place de certains arguments que cette question présuppose qui devrait, normalement, être accompagnée d'une plus grande précision autour de l'usage du mot « sémantique » qui est accolé ici de manière moins provocante qu'obscure à l'argument cartésien.

Disons d'emblée que le mot « sémantique » va recouvrir ici plusieurs réalités apparemment séparées. Tout d'abord il indique l'idée que le cogito cartésien manifeste un ensemble de caractéristiques sémantiques, mais ici on pourrait dire simplement « logiques et linguistiques », par exemple le fait qu'il présente parfois, dans certaines de ces versions textuelles, la forme d'une inférence, le fait qu'on a pu le prendre parfois pour un performatif, ou encore le fait qui nous intéressera de manière privilégiée qu'il s'agisse d'un énoncé à la première personne. Si donc on dit « sémantique » plutôt que « logique » ou « linguistique » pour caractériser l'attribution de ces différentes propriétés à l'argument cartésien, c'est que l'on veut dire que ces propriétés ne sont pas isolables du fait que le cogito renvoie à telle ou telle forme d'existence, à tel ou tel objet, et que

ces propriétés ne peuvent se manifester qu'à l'occasion du renvoi de l'énoncé à tel ou tel objet, par exemple moi-même. Ce que l'on veut donc dire par sémantique, c'est que le cogito est à la fois, c'est-à-dire en même temps, un énoncé et une pensée, et que le fait qu'il soit une pensée signifie qu'il renvoie éventuellement (éventuellement seulement, car cela dépend des restrictions que l'on opère sur la référentialité de la première personne) à un objet. Quand on s'attache à ce genre de mode de renvoi, indexical en particulier, d'une pensée à un objet, on se situe précisément à l'intérieur d'un type d'interprétation sémantique (frégéenne ou russellienne par exemple).

Mais une telle interprétation, si elle est envisageable, ne concerne que le cogito en lui-même, elle ne nous indique pas spécialement de quelle manière on prétend rattacher le cogito à un contexte dans lequel se produirait une série possible d'autres actes mentaux, et si le fait de pouvoir rattacher le cogito à un tel contexte justifie suffisamment que ce rattachement se réalise encore selon des modalités sémantiques ou leurs conséquences.

L'interprétation sémantique du cogito n'est pas encore en effet la contextualisation dans ces termes du cogito, et un mode de rattachement épistémique (et au sein de la tradition analytique d'inspiration davantage kantienne que cartésienne) peut se substituer à l'idée d'une contextualisation mentale du cogito dépendant de la liaison intime qu'il manifeste entre un énoncé, une pensée et un objet. L'idée d'une contextualisation sémantique du cogito, plutôt que celle de sa généralisation épistémique, s'accompagnera donc à ce moment d'une intention critique dont le rôle sera de mettre en évidence sa plus grande conformité aux intentions de la lettre cartésienne, en donnant notamment un sens précis à l'idée d'inférentialité qui doit être préservée au sein d'une interprétation du cogito. Un bénéfice marginal, que l'on peut espérer pas tout à fait négligeable, peut être de trouver localement un sens un peu plus précis à ce que veulent dire certains auteurs analytiques lorsqu'ils parlent par exemple de la « philosophie cartésienne de l'esprit » qui serait le pendant psychologique de certains présupposés de transparence sémantique et en particulier de contraintes fortes sur la liaison pensée-objet qui est bien au centre de notre interprétation. Par ailleurs on peut se demander à quel autre type de contexte mental présumé non cartésien la levée de certaines contraintes sémantiques au sein du cogito pourrait mener.

1. Je viens d'indiquer, un peu en passant et de manière préjudicielle, un aspect des rapports entre le cartésianisme et la philosophie analytique. On peut indiquer d'autres lignes historiques en prélude à l'analyse. Il y a près de quarante ans se tenait à Royaumont une rencontre fameuse entre des philosophes analytiques et des philosophes français qui n'appartenaient pas à cette tradition. Une des premières communications, celle de B. Williams, avait pour titre « la certitude du cogito ». Il s'agissait pour Williams de justifier comment le cartésianisme et le cogito étaient des problèmes ou des présupposés implicites d'un certain nombre de questions centrales de la philosophie anglaise contemporaine et en particulier les questions relatives à la certitude de la vérité logique. Dans les termes de l'époque :

Seules les vérités logiques sont certaines, toute proposition qui n'est pas une vérité logique mais qui exprime un état de fait ne peut être certaine. Cette thèse est contestable. Et on peut espérer qu'une discussion sur la certitude du cogito, en dehors de l'intérêt intrinsèque qu'elle présente, jettera quelque lumière sur cet autre problème : quelles sont les catégories de propositions qui peuvent être tenues pour certaines ?

« Contemporain » et « d'époque » sont des indexicaux, et s'il n'est pas tout à fait certain que l'on parle trente ans après de la même chose, il n'est pas non plus certain que le sens du problème ait totalement changé. Pour Evans et McDowell le problème sera encore de savoir si la prise en compte des propriétés sémantiques d'une proposition ou d'une pensée singulières fournit une garantie suffisante de sa certitude, ou même si elles ont tout simplement à voir avec le problème de la certitude, ou s'il ne faut pas séparer le plan de l'analyse sémantique de celui de l'analyse épistémique, c'est-à-dire dans le cas du cogito, et au regard de sa situation dans l'ordre cartésien des raisons, introduire une forme de dissociation théorique.

Une autre histoire se joue également durant ces quelques décennies qui concerne de manière plus serrée les rapports du cogito et de son interprétation analytique et qui, en dépit de certaines de ses hésitations, peut permettre de lever certains doutes inhérents à la première histoire. Il s'agit de la série d'articles que Hintikka a consacré au cogito cartésien¹. Je vais rapidement fournir une interprétation

1. J. Hintikka, « *Cogito ergo sum* Performance or Inference ? », *The Philosophical Review*, n° 71, 1962 et 1963 ; et du même, « *cogito ergo qui est ?* », *Revue Internationale de Philosophie*, 1996.

de cette série de thèses, laissant de côté les nombreuses objections auxquelles elles ont donné lieu. Il y a eu, pour ainsi dire, deux types d'objection majeure. (a) La performativité n'est pas un concept qui recouvre adéquatement ce qui se produit dans l'énonciation du cogito. En fait il s'agit moins dans cette objection de critiquer la construction hintikkienne de la performativité que de favoriser la thèse inférentielle et de la comprendre comme incompatible avec la thèse de la performativité. (b) Hintikka n'appuie pas sa thèse sur une exégèse correcte des textes cartésiens. S'il nous parle d'un cogito, il ne nous parle pas spécifiquement du cogito cartésien.

L'interprétation proposée ici n'est au fond pas complètement incompatible avec le fait de souscrire à l'une ou l'autre de ces objections, ou même aux deux. Elle est pourtant une défense de l'approche hintikkienne du cogito cartésien. Je vais surtout m'attacher à ce que l'on peut mettre en relief dans la critique de l'inadéquation de la catégorie de performativité à l'énonciation du cogito, dans la mesure où cela peut s'assimiler à une première analyse de la liaison entre les traits sémantiques d'un énoncé et un acte mental tous deux associés au fait du cogito.

Hintikka se demande quelle est la relation de *cogito* à *sum* et s'il y a entre les deux termes une inférence formellement valide. Hintikka préfère dire qu'il s'agit d'une intuition.

Selon Descartes, cependant, en disant « *cogito, ergo sum* » on ne déduit pas logiquement « syllogistiquement » *sum de cogito* mais on perçoit plutôt intuitivement (par un acte de simple vision mentale) l'auto-évidence (self-evidence) de *sum*.

Hintikka insiste sur l'aspect intuitif du cogito comme s'il était inconciliable avec son caractère inférentiel. Il est vrai que les *Regulae*, où sont exposés les rapports entre la déduction et l'intuition, mettent le cogito au rang des vérités premières aperçues par intuition (Règle III) et que si l'analyse s'appuie d'abord sur ce texte il faudra comprendre l'apparence inférentielle de l'argument comme une reconstruction formelle *a posteriori* nécessairement empreinte d'une certaine généralité logique par sa conformité à un schéma syllogistique ou à une règle d'inférence qui excèderait la séquence singulière de l'argument. Mais il faut remarquer que la Troisième Règle ne fournit précisément pas d'énonciation du cogito, et que, dans ce contexte particulier, la mise en valeur de son aspect intuitif est le corollaire de sa reprise indirecte (*se cogitare, se esse*), et que

le fait premier du cogito, connu sous une apparence inférentielle et à la première personne, semble ici secondairement inscrit comme l'objet d'une intuition ou d'une vision simple de l'esprit.

En contrepartie donc, la mise en relief d'un éventuel caractère performatif du cogito, et naturellement de son caractère indexical, devrait être fondée sur son énonciation à la première personne et, par conséquent, sur son apparence inférentielle. La dissociation provisoire entre le thème de la performativité et l'aspect inférentiel du cogito pourrait provenir, dans le premier article de Hintikka, de la compréhension univoque du cogito comme *intuitus*, plutôt que comme la relation d'un certain énoncé à un certain acte mental. Cette relation pouvant être nommée inférence dans un sens ni spécialement formel, syllogistique, ni purement syntaxique. En principe donc une analyse de l'*intuitus* du cogito est identique à celle de son énonciation, et ne peut permettre de dissocier théoriquement performativité, inférentialité et indexicalité. La non-identité de la double analyse conduit soit à une forme de généralisation syntaxique de l'argument soit à une forme d'autonomisation et de généralité épistémiques de l'*intuitus*.

Si donc on se penche rapidement sur la manière dont Hintikka, dans son premier article, construit la performativité de *sum* (ce qui signifie que l'on aurait déjà partiellement cédé méthodologiquement à la tentation d'une isolation de l'aspect mental du cogito) on apercevra d'une part qu'il ne fait pas disparaître toute trace d'inférentialité de cette construction, et qu'il oblige d'autre part à s'intéresser, de manière un peu détournée et annexe, au rôle et au sens que l'on peut accorder à la « prémisses *cogito* », c'est-à-dire, cette fois-ci, au rôle de la pensée dans la constitution de la liaison théorique performativité (assertabilité) / inférentialité / indexicalité.

Passons brièvement en revue l'argument. Hintikka a donc tout d'abord souligné qu'en disant *sum* je suis directement mis en face d'un acte mental, que ce qui est directement donné à l'intuition est la *self-evidence* de *sum*. La performativité de *sum* signifierait que lorsque je dis *sum*, ou que je le conçois en mon esprit, *sum* est vrai, et donc *sum*, je suis. Ce qui doit donc être posé performativement est la vérité de *sum* à travers l'acte mental ou l'énoncé qui le contient. En fait la performativité de *sum* n'est pas comprise directement à partir de l'acte mental ou de l'énoncé de *sum* mais par opposition à l'énoncé de sa négation « non *sum* ». Pour établir l'éventuelle performativité de *sum* Hintikka admet un argument intermédiaire, et

la vérité de *sum*, plutôt que d'être immédiatement comprise à travers l'acte mental ou l'énoncé qui le posent est médiatisée par le caractère d'inconsistance existentielle de sa négation. Or, Hintikka dit la chose suivante :

il est aisé d'exprimer ce trait de l'inconsistance existentielle par un terme qui jouit ces derniers temps d'une large notoriété : l'inconsistance d'un énoncé existentiellement inconsistant peut en un sens être tenue pour un caractère performatif. L'échec des énoncés inconsistants tient à ce qu'ils déniaient ce en quoi consiste généralement le fait d'affirmer quelque chose, à savoir le fait que ce qui est affirmé est le cas. Ils détruisent automatiquement et donc «performativement», pour de simples raisons logiques, le but normal de l'assertion.

Disons que l'on avait peut-être plus l'habitude de parler de performativité à propos d'événements heureux, et plus à propos d'actes qui se réalisent immédiatement que d'actes qui ne se réalisent pas, immédiatement. Comment cependant pour Hintikka cette performativité malheureuse ou négative constitue-t-elle la prémisse de la performativité, en un sens plus usuel, de l'énoncé *sum*? Ceci n'est pas vraiment précisé et sa manière de relier la performativité négative à une éventuelle performativité positive ressemble à une sorte d'implication vague :

Descartes s'est rendu compte, quoiqu'obscurément, de l'inconsistance existentielle de «je n'existe pas» et donc de l'autovérifiabilité existentielle de «j'existe».

Ou encore :

Descartes se rend compte que l'indubitabilité de *sum* résulte d'un acte de pensée, nommé d'une tentative de penser le contraire.

A-t-on réellement répondu par là à la question initiale de savoir quelle est la relation de *cogito* à *sum*? A-t-on, surtout, réellement privilégié la thèse de la performativité sur celle de l'inférentialité en immiscant une sorte d'implication vague au sein de la défense de la performativité?

Hintikka est conscient qu'il faut, en plus d'une construction de la performativité de *sum*, donner un sens à l'usage de *cogito* au sein de l'argument, ne serait-ce que parce que il faut bien distinguer *cogito* de l'emploi de toute autre prémisse à la première personne.

Dans un premier temps il n'est accordé qu'une fonction indicielle à « cogito ». « cogito » sert à indiquer que l'indubitabilité de *sum* renvoie à un acte de pensée, ou est elle-même un acte de pensée. La fonction indicielle du terme « cogito » consiste donc en ce qu'il renvoie à l'acte de pensée par lequel l'autovérifiabilité de *sum* se manifeste.

La performativité ou l'assertabilité du cogito, telle qu'on peut l'interpréter à partir du premier article de Hintikka n'est donc pas simplement une thèse qui porte sur un effet linguistique ou logique lié à un énoncé. Le recours à une forme implicite d'inférentialité et le rôle indiciel de la prémisse cogito indiquent que la thèse hintikkienne, bien qu'elle se présente d'abord comme une thèse sur l'énonciation du cogito, portent au fond sur sa structure logique intime, et sur les rapports qu'une telle énonciation présuppose, entre un aspect propositionnel et un acte mental, et sur le fait que ces rapports impliquent précisément une relation inférentielle.

2. Dans son troisième article, Hintikka formule à travers les caractéristiques indexicales du cogito (énonciation à la première personne et momentanéité) un problème d'ontologie formelle : est-ce que les différents moments posés à travers les diverses énonciations du cogito au présent renvoient à un même substrat ; est-ce que l'usage réitéré du pronom de première personne renvoie à la même personne ? Il ne va pas de soi que la répétition de la même forme indexicale constitue la référence identique à un même objet. Il ne va pas non plus de soi que la mise bout à bout de ces différents moments ou des occurrences du même pronom soit telle quelle suffisante pour constituer l'unité référentielle de ce substrat. Il n'est pas non plus évident qu'une tentative d'élimination des intermittences entre plusieurs énonciations indexicales du cogito, si elle est possible, puisse garantir l'unité et la persistance de ce qui est visé à travers lui. On pourrait ajouter qu'il n'est pas non plus certain que la simple présence de traits indexicaux soit la garantie de la présence d'un objet. Peut-être faut-il poser la question converse : est-il possible de concevoir l'unité et la persistance (c'est-à-dire au fond la réalité publique) du cogito sans en sacrifier le caractère indexical, c'est-à-dire en maintenant la spécificité sémantique ? L'idée générale devient donc de pouvoir concevoir à tout moment un renvoi possible entre l'énoncé provisoire et partiel d'une pensée avec ce qui doit être anticipé comme une forme unifiée et persistante de la pensée ou de la conscience.

Il s'agit sans doute ici d'une approche plus spécifiquement kantienne que cartésienne, et dans le champ de l'interprétation analytique du cogito, du traitement épistémique qu'en donne Chisholm². Le problème du cogito devient davantage celui du renvoi entre une pensée ou une représentation partielle (par exemple exprimée à la première personne) à une forme permanente et subjective de la représentation ou de la pensée, que celui de l'analyse des caractères sémantiques intrinsèques de cette pensée, dans la mesure où les phrases à la première personne ne peuvent pas être comptées parmi les propositions.

Il doit donc être possible pour le « je pense » d'accompagner toutes mes représentations, faute de quoi d'une certaine manière quelque chose pourrait être représenté en moi qui ne pourrait être pensé. Le « je pense » doit être attaché à tout objet de ma conscience et Chisholm essaie de donner un sens à ce qu'il appelle la métaphore « être attaché à » :

Je suggère que lorsque Kant parle d'attacher le « je pense » à une représentation, il parle de ce qu'il arrive lorsque l'on s'attribue directement une propriété exprimée à la première personne. En d'autres termes dire que le sujet attache « je pense » à l'une de ses propriétés revient à dire : le sujet a cette propriété, cette propriété est nécessairement telle que si le sujet l'a et s'il se demande s'il l'a, alors il croira qu'il l'a.

Pouvoir attacher « je pense » à chacune de mes représentations, ainsi conçu, est donc, d'une part, dissocier le « je pense » de l'ensemble de ces représentations (en faire quelque chose d'un autre ordre) et, d'autre part, en faire un simple critère de différenciation épistémique entre divers types de représentations.

Dans l'argumentation de Chisholm le « je pense » n'intervient pas comme une détermination du contenu de mes représentations, mais comme le moyen terme grâce auquel elles peuvent être attachées à un même sujet. Chisholm demeure en cela assez fidèle au point de vue kantien :

Cette proposition « je pense » n'est sans doute pas une expérience, mais la forme de l'aperception qui est inhérente à toute expérience et qui la précède, bien que cependant elle ne doive être regardée,

2. R. Chisholm, *The First Person, an essay on reference and intentionality*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1981, en particulier p. 85-86.

par rapport à une connaissance possible en général, que comme sa condition simplement subjective, condition que nous prenons à tort pour la condition de possibilité d'une connaissance des objets en général.

Chisholm précise ce point de vue dans les termes suivants

Kant dit « il est évident qu'en attachant "Je" à nos pensées nous ne désignons leur sujet d'inhérence que transcendentalement, sans noter en lui aucune qualité d'aucune sorte – en fait sans rien en connaître, ni par expérience directe (acquaintance), ni autrement ».

Nous parvenons donc, à partir de l'argument de Chisholm, à la dissociation la plus extrême entre un « je pense » de nature propositionnelle (associé par Hintikka à un acte de langage) et un « je pense » de nature non propositionnelle dont la fonction transcendante est de rendre possible l'unité de mes représentations entre elles, c'est-à-dire l'unité de la conscience. Les déterminations logiques et sémantiques intrinsèques du cogito (assertabilité, inférentialité, indexicalité) ont été écartées comme ne pouvant relever que d'une compréhension propositionnelle et empirique du « je pense » inhérente aux tentatives de la psychologie rationnelle dont le texte unique est bien le cogito. En fait il n'est pas certain que ces propriétés sémantiques dans lesquelles on cherchait à voir la structure logique intime du cogito, d'un point de vue empirique, ou même d'un point de vue pragmatique, aient complètement disparu de son interprétation épistémique et transcendante. C'est peut-être le cas, en particulier, de l'indexicalité. D'une certaine manière, en effet, s'il ne faut pas que le « je pense », ou plus exactement le « Je », soit une partie ou un ingrédient logique de l'expression de mes représentations et si, parallèlement, il ne faut plus que le caractère indexical des phrases qui expriment mes représentations constitue une partie irréductible de leur expression sémantique, en revanche il faut admettre que tout contenu implique bien une indexicalité essentielle et irréductible, mais sous la forme, très différente, d'une auto-attribution d'une représentation par ce qui est devenu un sujet d'attitudes.

3. Cette constitution du caractère indexical des contenus mentaux hors de l'analyse de leur expression sémantique a plusieurs conséquences théoriques afférentes à notre question de l'implication d'un contexte mental à partir des traits sémantiques propres au cogito.

(a) En premier lieu plutôt que d'envisager l'idée d'une propagation de l'indexicalité de l'expression de mes pensées à une forme

d'indexicalité de mes pensées en elles-mêmes, ou, d'une manière différente (inspirée de W. Sellars³), plutôt que d'envisager le transfert de l'applicabilité de catégories sémantiques aux épisodes de discours manifeste aux épisodes internes (pensées), comme le seul modèle que nous ayons à notre disposition pour inférer des propriétés appartenant à nos pensées et leur contexte psychologique, nous devons nous en remettre à une forme de parallélisme abstrait entre le caractère propositionnel et le caractère mental du cogito. Nous ne pouvons envisager qu'un ensemble de propriétés logiques ou sémantiques décontextualisées, pouvant éventuellement s'appliquer d'un côté à l'énoncé du cogito et de l'autre à sa réalité mentale ou épistémique. Nous parvenons à nouveau à la plus grande dissociation entre l'acte de saisie particulier d'une pensée et les propriétés objectives d'une pensée.

(b) On peut à l'inverse essayer d'envisager une contrainte sémantique forte entre la pensée et son objet (à l'instar des propositions singulières russelliennes) et affirmer que seule cette contrainte sémantique initiale est à même de nous renseigner sur la configuration psychologique de la pensée exprimée. C'est l'intérêt pour nous ici des thèses de Gareth Evans et de John McDowell⁴ de partir de cette contrainte sémantique et d'en analyser les conséquences psychologiques. Je n'entrerai pas ici dans le détail des arguments et des discussions, dans la mesure où ils me paraissent parfois contradictoires sur un point qui nous intéresse. Ainsi Evans taxe les opposants aux pensées singulières russelliennes de cartésianisme, (c'est-à-dire de soutenir la thèse selon laquelle nous avons un accès privilégié à nos pensées)⁵, alors que McDowell pense que la levée de la restriction sémantique russellienne permettrait de concevoir une contextualisation psychologique de nos pensées autrement que de manière cartésienne⁶.

3. W. Sellars, *Empirisme et Philosophie de l'esprit*, Paris, L'Éclat, 1992, § 48-58.

4. G. Evans, *The Varieties of Reference*, New York, Oxford University Press, 1982.
J. McDowell, « Singular Thought and the Extent of Inner Space », in *Subject, Thought and Context*, Ph. Pettit et J. McDowell (éds.), Oxford, Clarendon Press, 1986.

5. G. Evans, *op. cit.*, p. 199-203.

6. Cf. J. McDowell, *op. cit.*, p. 156 : *One reason, then to pursue a less restricted conception of object-dependent propositions is the interests of its radically anti-Cartesianism implications. In a fully Cartesian picture, the inner life takes place in an autonomous realm, transparent to the introspective awareness of its subject... If we let there be quasi-Russellian singular propositions about, say, ordinary perceptible objects among*

Sans entrer dans le détail des arguments, on peut conclure par un constat ou une thèse. Il est révélateur que la réponse à la question de l'implication d'un contexte psychologique (quel qu'il soit) par le cogito passe par le problème de la référentialité des pensées, c'est-à-dire par la question de leur détermination sémantique intrinsèque. Peut-être que s'il n'y avait pas de garanties sur la référentialité des formes indexicales de la première personne, il n'y aurait pas de certitude possible concernant mon existence et ma nature. La question est encore, comme celle de Williams il y a quarante ans, celle de la certitude des vérités logiques, et une réponse à cette question, en dehors des formes possibles de généralisation épistémologiques, peut constituer un élément de réponse sur la nature intrinsèque du cogito.

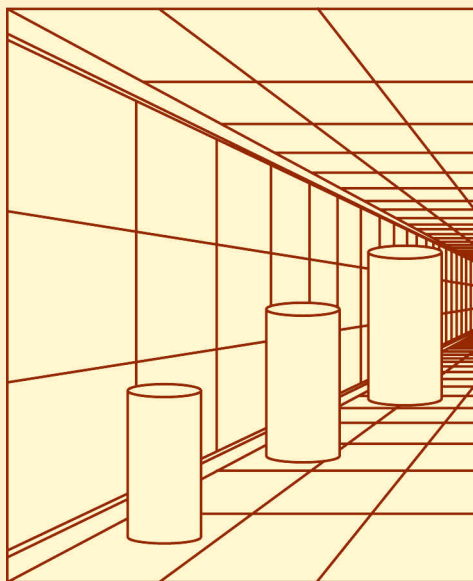
Sacha BOURGEOIS-GIRONDE

Université de Nantes

the contents of inner space, we can no longer be regarding inner space as a locus of configurations which are self-standing, not beholden to external conditions ; and there is now no question of a gulf, which it might be the task of philosophy, to try to bridge, or declare unbridgeable, between the realm of subjectivity and the world of ordinary objects. We can make this vivid by saying in a Russellian vein, that objects themselves can figure in thoughts which are among the contents of the mind.

Cahiers de Philosophie
de l'Université de Caen

Philosophie analytique



1997-1998 N° 31-32

Presses Universitaires de Caen